

# Trois rencontres

Ma première rencontre (livresque, s'entend) avec Paul Goodman s'est faite de la façon suivante,

C'était le début des années soixante dix.

Il faisait froid à New York, je n'avais pas connu d'hiver semblable depuis ma petite enfance dans le Massif Central. La neige dévorait les voitures, le vent dévalait les grandes avenues rectilignes comme s'il arrivait tout droit du pôle, des geysers de vapeur blanche s'élevaient au milieu des rues, sur l'Hudson s'entrechoquaient de grands morceaux de glace. Et puis, la guerre.

Lorsque j'étais enfant, un jour de grand hiver aussi (mais dans la voiture il faisait bon, nous allions rendre visite à mes grands-parents de la ferme, la protection familiale semblait infrangible), dans un moment d'effusion émue, j'avais dit à mon père "les guerres, c'est fini maintenant, n'est-ce-pas, papa ?" et il avait répondu "non, bien sûr" puis apercevant mon visage dans le rétroviseur, il s'était repris "mais c'est en Indochine maintenant, c'est très loin tu sais".

Vingt ans plus tard, il n'y avait plus de protection familiale, j'étais seule dans les rues d'une grande ville étrangère et il y avait la guerre au Vietnam.

Moi aussi je menais une guerre, celle de ma propre vie, et j'étais en train de la perdre.

J'avais quitté la France, entraînant mon mari et mon petit garçon, sous un vague prétexte professionnel. Nous ne devons rester en Amérique que quelques mois, et nous y étions déjà depuis quelques années. En fait j'étais en fuite sans le savoir. Mais ce que je cherchais, je l'ignorais aussi. Mon esprit était un champ de bataille.

Une vision partielle me revient.

Au centre se tient un livre. Autour, notre appartement d'alors, nous habitions West End Avenue, j'allais souvent promener mon enfant sur Riverside jusqu'au petit square de la 76ème rue. A la périphérie, j'entends les hurlements de sirènes, cette agitation qui

*Pierrette Fleutiaux est écrivain, Prix Goncourt de la Nouvelle 1985, Prix Femina 1990 pour "Nous sommes éternels", Gallimard.*

est toujours dans le fond de l'air à New York, et enveloppant tout cela, comme une brume énorme, le sentiment de mon impuissance et de ma détresse, irréductibles, irrémédiables, et sans visage.

Le livre, c'est *Five years, Thoughts for a Useless Time*.

Il me faut faire une comparaison.

Vous êtes dans une pièce embrumée, étouffante, on voit mal, on respire mal, on ne le sait pas vraiment, c'est le seul environnement. Soudain, par mégarde peut-être, en tout cas personne ne vous l'a suggéré, sans le moindre espoir particulier, vous ouvrez la fenêtre. La brume se dissipe, vous comprenez soudain que ce n'était que de la buée sur les carreaux, pas sur vos yeux, vous voyez plus distinctement, et chose la plus stupéfiante, vous respirez, mais oui, vous respirez plus largement et cela doit être tellement bon que vous riez, vous riez. "Pourquoi ris-tu?" m'a dit mon mari. "C'est ce livre," lui ai-je répondu. "Il y a longtemps que je ne t'ai pas entendu rire comme ça," a-t-il dit.

*Five years*, qui est un livre triste, écrit en un temps inutile, m'a fait rire souvent.

Moi aussi j'étais en train de faire "mes années de temps inutile". Grâce à Goodman, je venais de le comprendre. Déjà je pouvais nommer ce que je vivais, je n'étais plus si désorientée. C'est pour cela que je riais.

Un rire de connivence, de soulagement, d'incrédulité amusée et ravie.

Personne, dans le milieu où je vivais, n'avait une pensée du genre de celle que je voyais à l'oeuvre dans ce livre.

Paul Goodman se situait hors norme et conventions. Il abordait toute chose, comme il le dit souvent lui-même, sous l'angle "préhistorique" ou "néolithique". Celui du corps. Ce qui donne lieu à ce genre de réflexion qui m'enchantait :

*P.8 I distrust women clothed. Naked, they are attractive to me like any other animals. Male dress passes - but I have to reach for their penises, to make sure. This has damaged my reputation.* (Je ne fais pas confiance aux femmes lorsqu'elles sont habillées. Nues, elles sont attirantes comme n'importe quels autres animaux. Le vêtement masculin, passe encore. Néanmoins il me faut toucher leur pénis, pour plus de sûreté. Cela a fait du tort à ma réputation.)

Que les femmes soient attirantes à la manière des animaux, c'est à dire dans la nudité et la simple chaleur d'un corps vivant, c'était une idée de la sexualité très encourageante pour la jeune femme que j'étais, aux environs de la trentaine, obsédée comme

les américaines par un idéal factice de la jeunesse et comme les françaises par la séduction liée aux petites perversités de la lingerie, du maquillage et de la provocation.

La jeunesse magique à l'américaine ne tient pas le coup, et la séduction liée à la lingerie (jarretelles, talons hauts, etc...) entraîne beaucoup d'inconfort.

Tout cela relève de critères extérieurs et de la mode du moment. L'argent y joue un rôle capital.

Mais le corps nu relève de la nature. Quel que soit son âge, il provoque la même émotion que toute autre créature vivant au sein de la nature.

Là-dessus je repense à un autre passage qui m'avait énormément frappée et qui a longtemps servi de pôle à toutes mes discussions sur le sexe.

Volontairement je ne vais pas rechercher ce passage, mais je vais le raconter tel qu'il s'est inscrit dans mon esprit.

Paul Goodman se promène sur une plage abandonnée. Il va sans but, absorbant la déchéance des paysages modernes livrés aux détritiques : boîtes de conserves, papiers gras, pneus déchirés, décharges sauvages. Plus de beauté, plus d'amour nulle part. Il arrive devant une sorte de grotte. Dans la grotte, il y a un être humain. C'est un vieil homme presque nu, triste, abandonné à la solitude et la pauvreté du vieil âge.

Que fait Goodman pour le reconforter? Lui donne-t-il un peu d'argent, bavarde-t-il avec lui? Non. Il lui offre un moment de chaleur sexuelle. Pas de dérision pour ses pauvres fesses de vieillard. De la compassion et une sorte de tendresse dépersonnalisée.

Qu'est-ce qu'une fille comme moi lisait dans cette bizarre rencontre homosexuelle au coin d'une plage? Ne pas oublier que j'avais été adolescente en province, dans les années cinquante, où les idées de virginité, d'honneur couraient sous les discours, où la réprobation des filles-mères comme on disait, et de la vie dissipée, comme on disait encore, était d'une grande violence.

Or dans l'épisode de la grotte avec le vieillard, je lisais que la sexualité peut être compassion, rapport humain, forme absolument directe de communication, hors de tout monnayage social, matrimonial, etc..., hors de toute coquetterie.

Ceci dit, je suis loin d'avoir imité Goodman.

J'aime les vêtements séduisants, je ne tends pas d'emblée la main vers le pénis des hommes qui me plaisent, et j'ai rarement trouvé en moi assez de compassion humaine pour faire l'amour contre mon désir.

Je dois dire aussi qu'aujourd'hui je vois de façon bien différente l'épisode en question.

Il n'en reste pas moins qu'il a modifié mes attitudes, même si je ne saurais dire de façon précise dans quelle mesure et de quelle façon.

Disons que Goodman a fait faire un quart de tour à ma personnalité.

Continuons.

J'étais, je suis toujours professeur. Il me saute aux yeux que l'enseignement abstrait que nous offrons est souvent gaspillé, parce que nos élèves "n'en sont pas là". Mais l'institution n'en parle jamais (ni les collègues dans la salle des profs, ni l'administration aux conseils de classe). Cela me causait un véritable abattement autrefois. Or voici sur quoi je suis tombée, un de ces jours de grand abattement:

P.7 "If bring up the sexual problem of the kids, says P. who is teaching shop in junior high, the others will say, stick to your woodwork. *This is the time for Socrate's question. What is woodwork? The lad can't hammer a nail because he doesn't hammer on the outbreath, he hold back his anger. They want them to have skill and strength, but they will not speak of aggression. They want the word to be beautiful, but they will not speak of sex.* ("Si je soulève le problème sexuel des élèves, dit P. qui enseigne le travail du bois au collègue, les autres répondent invariablement: "Ne t'écarte pas de ton enseignement". C'est alors qu'il faut poser la question de Socrate. Qu'est-ce que le travail du bois? Le gosse n'arrive pas à planter un clou parce que, au moment de frapper avec son marteau, il ne respire pas, il retient sa colère. On veut que les gosses aient des compétences et de la force, mais on refuse de parler aggression. On veut que le travail soit beau, mais on refuse de parler sexe".)

Là aussi, je ne me suis pas précipitée le lendemain dans la salle des professeurs du Lycée Français de New York (uniformes pour les élèves, pantalons interdits aux filles, bas obligatoires pour les professeurs même en été) afin de poser la question de Socrate.

Mais je sais que j'ai commencé à voir mes élèves comme des êtres réels et que cela a grandement changé mon rapport à mon métier.

Dans ma hâte à chercher dans ce livre ce qui me faisait du bien, je ne lisais parfois que le début du paragraphe, parcourant seulement la suite, trop remuée pour y donner attention. Ainsi p 10 : *I guess I am the most widely unknown writer...*(je suppose que je

suis l'écrivain le plus largement inconnu...)" Moi aussi j'étais un "unknown writer". Mes écrits d'alors étaient confus, sans forme, illisibles et impubliables je le voyais bien. J'y passais beaucoup de temps et cela ne servait à rien, c'était "useless". D'où culpabilité à l'égard de ma famille et désespoir de moi-même. Alors cet humour de Paul Goodman: *the most widely unknown writer*, cela détendait, cela rassurait.

Plus tard j'ai relu ce paragraphe et j'ai bien vu qu'il n'avait rien à voir avec mes tâtonnements infructueux de l'époque. Paul Goodman savait ce qu'il voulait et ce qu'il fallait. Non, rien à voir avec moi alors. Qu'importe.

Une fois j'ai dit à Gilles Deleuze: "Je lis vos livres parce que j'y trouve une nourriture pour moi, mais je ne suis pas sûre que je comprends." Il m'a répondu que plutôt qu'être "compris", un texte devait surtout "servir".

Je me suis servie à ma guise chez Paul Goodman et cela a toujours été dans le sens d'un accroissement de moi-même. Donc, selon ma lecture de Spinoza (autre auteur exploré à ma façon), c'était bien.

Une phrase de Paul Goodman m'est devenue emblématique. Je pouvais la brandir en tous lieux et toutes circonstances. C'était la suivante : *The world is not enough "for us", in the present*. Elle était aussi puissante et mystérieuse pour moi que le serait plus tard la fameuse phrase de Kafka : "Entre toi et le monde, choisis le monde". Peut-être chaque période de vie a-t-elle ainsi une phrase qui lui sert d'étendard. Cette phrase de Goodman contenait toutes mes souffrances et toutes mes aspirations, elle me donnait un début d'explication, et surtout elle exonérait mon propre moi.

J'ai cessé de me ronger intérieurement et j'ai commencé à regarder le monde autour avec un peu plus d'acuité et d'esprit critique.

En somme Paul Goodman m'a soulagée de la part inutile du fardeau de moi-même.

Plus tard, je reviendrais à la part restante, la part "injetable" de ce fardeau, et ce serait par la psychanalyse.

Quelques années ont passé, j'avais oublié Paul Goodman, ma vie privée avait changé, j'écrivais toujours mais cette fois, du milieu de mes écrits, des histoires surgissaient qui semblaient devoir se tenir debout. J'ai eu alors des velléités de progression sociale. Je me suis dit qu'il était temps de revenir en France, d'avancer dans ma vie professionnelle. Ma vie professionnelle, c'était l'enseignement bien sûr. Et s'il fallait progresser, c'était enseigner à l'université et non plus au lycée. Pour cela, il fallait écrire une thèse.

Sur qui, sur quoi?

A force de chercher un sujet de thèse, j'ai repensé à cet auteur, qui m'avait tant intéressée quelques années auparavant. Il semblait peu connu en France, je serais une pionnière du Goodmanisme.

Donc, seconde rencontre avec Paul Goodman, bien différente celle-ci et plus brève.

Je me rends au fichier des thèses à la Sorbonne. Je feuillette tranquillement, persuadée de n'y pas trouver son nom. De fait au milieu des paquets épais de fiches sur les auteurs américains du moment, je ne trouvais pas le sien. Puis soudain, si. Une seule fiche, mais c'est bien le nom de Paul Goodman.

Un certain Bernard Vincent a déjà inscrit une thèse sur mon auteur inconnu.

Je cherche le numéro de téléphone de ce Bernard Vincent, je suis sûre qu'il va m'éconduire, je suis sûre que ma progression sociale est compromise, tout va mal.

Je téléphone à l'homme terrible. Je le rencontre. Voici ce qu'il me dit, avec le plus convivial des sourires: «Chez Goodman, il y a largement la place pour deux». Il me dit aussi qu'il me montrera ce qu'il a écrit, qu'il m'aidera.

Bernard Vincent, un des spécialistes français de Paul Goodman, m'a de fait beaucoup aidée, mais pas dans le sens où nous pouvions le penser tous deux.

1976, son livre *Paul Goodman et la reconquête du présent* vient de sortir, je le lis avidement. Et voici ce qui se passe. La nébuleuse émotionnelle dans laquelle j'avais fait ma lecture de Paul Goodman s'éclaircit, se précise. Les chemins y sont nets, avec des pancartes portant des noms sans ambiguïté, des mots tels que "contre-culture, société de consommation, aliénation moderne, gestalt", etc... Dans l'éclairage de ces mots, la nébuleuse se dissout et, avec elle, l'émotion sauvage et confuse.

Sans émotion sauvage et confuse, il n'y a plus de désir en moi.

Mon désir de thèse clignote et disparaît et avec lui mon désir d'avancement professionnel.

Tout ceci ne s'est pas fait sans divers déchirements, mais pour en finir avec cette deuxième rencontre, j'en suis revenue à mes écrits, j'en suis revenue aux histoires qui là-dedans semblaient devoir se tenir debout, de fait certaines étaient déjà publiées, mon désir là flambait fort. J'ai dit au-revoir à Paul Goodman.

Ma troisième rencontre, c'est celle-ci, c'est vous Jean-Marie Robine, qui me parlez d'un numéro consacré à Paul Goodman.

Et moi, je vous ai dit "oui", bien sûr j'écrirai quelques lignes, j'ai

tant de reconnaissance à l'égard de Paul Goodman, quelques lignes je lui dois bien ça!

Or voici que, comme pour la thèse, je n'y arrive pas. M'était-il donc impossible de rendre justice à Paul Goodman, lui qui autrefois m'avait sauvée d'une sorte de mort intérieure, m'avait aidée à vivre ?

Finalement, comme pour la thèse, j'ai compris que je faisais fausse route. Il ne me fallait pas écrire "sur" Paul Goodman.

Son influence sur moi avait été du domaine de la vie, de ma vie. Voici pourquoi j'ai choisi de vous parler comme je l'ai fait.

Ceci est ma troisième rencontre avec lui, sans doute la dernière.

Grâce à votre revue, j'ai donc pu faire aujourd'hui un adieu ému à Paul Goodman. Je vous en remercie.

